



Une approche interculturelle

Le contexte de Montréal

>>> ENTREVUE D'ALESSANDRA SANTOPADRE
PROPOS RECUEILLIS PAR ROBERT MAGER

V&C : Bonjour madame Santopadre. Pouvez-vous vous présenter ?

A.S. : Je suis l'adjointe du père Pierangelo Paternieri, c.s., vicaire épiscopal et directeur de l'Office des communautés culturelles et rituelles à l'Archidiocèse de Montréal. Notre bureau offre un accompagnement pastoral à toutes les missions et paroisses culturelles et rituelles.

Il y a eu différentes vagues d'immigration. Nous avons les paroisses des premiers migrants comme les Italiens, les Portugais, les Européens de l'Est. À un certain moment, beaucoup de gens arrivaient de Pologne, de Hongrie, de Slovaquie, de Slovénie. Il y a aujourd'hui beaucoup de Tamouls et d'Indo-Pakistanaïs. Nous avons des paroisses africaines, haïtiennes, asiatiques (Corée, Philippines, Vietnam, etc.), et jusqu'à 16 missions et paroisses latino-américaines.

Nous nous occupons des différents statuts migratoires comme les demandeurs d'asile, les réfugiés, les travailleurs agricoles et les migrants temporaires. Il y a enfin *Stella Maris, l'Apostolat de la mer*, c'est-à-dire le soutien pastoral, pratique et spirituel des marins de passage. Tout ce qui a trait à la mobilité humaine, ça touche notre bureau. Cela dit, notre action est limitée : nous ne sommes que trois personnes à l'Office.

L'immigration à Montréal

V&C : Le phénomène de la migration a-t-il évolué au fil des ans ?

A.S. : Beaucoup. Prenons l'immigration italienne, que je connais bien. Autrefois, les Italiens qui arrivaient ici étaient souvent très jeunes, 13 ou 14 ans, avec une faible scolarité. Ils étaient accueillis par un membre de leur famille. C'était plus facile d'arriver, même s'il n'y avait pas tous les services qui existent aujourd'hui dans

Retour
à la table
des
matières

l'Église et dans la société. Ces communautés en sont rendues à la deuxième ou à la troisième génération.

Aujourd'hui, ceux qui arrivent sont souvent des demandeurs d'asile ou des réfugiés. Malgré une scolarité plus élevée, ils ont de la difficulté à obtenir un statut légal. Je pense aux réfugiés syriens que notre diocèse a accueillis :



© Alessandra Santopadre

des gens très éduqués qui ont dû s'astreindre à faire du taxi ou à travailler dans des supermarchés. Ils doivent attendre des années avant d'être acceptés comme réfugiés ou résidents permanents. La réunification familiale prend une éternité.

Il y a aussi les migrants qui fuient les catastrophes naturelles. Ce sont de véritables réfugiés climatiques, même si la Convention de Genève ne reconnaît pas le climat comme un motif de demande de refuge et de protection.



Photo : Pixabay.com

Les raisons d'immigrer et les processus ont donc changé. Aujourd'hui, notre société met en place un accueil, une protection, la francisation, la scolarisation des enfants. Par contre, il y a parfois des réactions de fermeture contre les migrants, soupçonnés de nuire à l'emploi, à la disponibilité des logements. On politise la question de la migration.



V&C : Vous connaissez le contexte du Québec dans son ensemble : le français comme seule langue officielle, l'insistance sur l'intégration. De l'autre côté, Montréal, qui a une réalité très particulière à l'intérieur du Québec, avec une forte présence de l'anglais. Quel rôle le français et l'anglais jouent-ils dans le processus d'intégration ?

A.S. : Quand les familles arrivent, l'accès à l'anglais ou au français passe par les enfants parce qu'ils vont à l'école. Les enfants apprennent le français ou l'anglais immédiatement, si ce n'est pas leur première langue. Ils doivent souvent traduire aux parents ce qui se passe autour. C'est une tâche très lourde pour les enfants que de devoir être les traits d'union entre les parents et la société.

Éventuellement, il peut y avoir une réaction. Souvent, des parents disent : « Mon enfant, maintenant, il ne veut plus rien savoir de sa culture, de sa langue. » La deuxième génération vit souvent une rupture avec la culture, la langue et la génération des parents. Ça devient un défi pour les familles.

Et aussi pour l'Église. Parce qu'à un moment donné, les jeunes ne veulent plus venir à l'église. Ils entendent qu'on est dans un pays laïc. Le parent dit : « Mes valeurs, ils les refusent. Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? Est-ce que je me suis trompé dans l'éducation ? » Accompagner les parents sur ce plan, ce n'est pas toujours facile.

Les communautés culturelles et rituelles

V&C : Qu'est-ce qui différencie les paroisses et les missions ?

A.S. : Les paroisses ont un statut canonique et sont sous la « Loi sur les fabriques » du Québec : elles rassemblent les fidèles qui sont sur un territoire donné, comme pour les Italiens, vu qu'il y a plusieurs paroisses, ou sur tout le territoire de l'Archidiocèse, comme pour les Hongrois. Pour leur part, les missions sont sous la « Loi sur les évêques catholiques romains » du Québec. Elles rassemblent des gens d'un même grand ensemble culturel, mais qui viennent d'un peu partout (les Latino-Américains, les Africains, les Indo-Pakistanaï, etc.).

V&C : Les premières migrations que vous avez évoquées, les Italiens, les Portugais, les Hongrois, les Croates, ces communautés ont maintenant des paroisses.

A.S. : Non : si on naît mission, on reste mission ; si on naît paroisse, on reste paroisse. On a deux missions portugaises, à Laval et à Montréal. On a cinq paroisses italiennes et cinq missions italiennes. Ces paroisses ont souvent des messes offertes dans deux ou trois langues, la langue d'origine, l'anglais et une autre langue des communautés accueillies. À l'intérieur des familles, on parle encore la langue d'origine, mais les plus jeunes générations vivent essentiellement en français ou en anglais. Ce qui unifie les familles, c'est la culture, même s'il y a une diversité de langues. C'est



pour ça que nous nous appelons l'Office des communautés culturelles et rituelles, pas des communautés linguistiques.

Prenons l'exemple de la paroisse [Notre-Dame-de-l'Amour-Divin, *Divino Amore*](#), à Laval. C'est une paroisse italienne, mais elle accueille aussi la communauté latino-américaine de Laval. Nous avons des messes en italien, en anglais et en espagnol. Nous faisons parfois des célébrations ensemble, dans les trois langues. Et nous avons un conseil paroissial où on essaie de rassembler, à différents moments, les trois communautés. Elles collaborent aussi à plusieurs activités. La situation est semblable à la paroisse [Notre-Dame-de-Pompei](#), à Montréal.

La Mission [Madre dei Cristiani](#), à Lachine, est italienne. Les messes sont en italien et en anglais. Mais la Mission accueille depuis deux ans la communauté érythréenne catholique. Leur prêtre, un Érythréen, célèbre selon le rite alexandrin, en langue guèze. Les trois communautés travaillent ensemble. C'est un défi. Mais ça donne le goût de dire : comment est-ce que je peux partager ma culture, ma manière de vivre ma foi, tout en accueillant la manière de vivre la foi d'un autre groupe ? Ça devient une richesse pour la paroisse.

V&C : Cet enrichissement dans l'échange, c'est votre vision, ou la réalité du terrain ?

A.S. : C'est ma vision, mais aussi la réalité. Notre Office travaille en ce sens sur le terrain depuis des années. Les formations que nous offrons, tout le travail de sensibilisation, visent à faire voir la différence non pas comme un obstacle, mais comme une richesse. C'est un apprentissage, un cheminement : reconnaître les différences, chercher les valeurs partagées, trouver un langage commun.



© Alessandra Santopadre

La diversité culturelle et la liturgie

V&C : Comment les différences apparaissent-elles dans la liturgie ? Qu'est-ce qu'on essaie de faire ?

A.S. : Dans une liturgie standard, les lectures, prières et chants sont dans une même langue. À certaines occasions, dans les missions qui regroupent d'autres cultures, la liturgie peut prendre des nuances différentes. Les lectures peuvent être faites dans diverses langues. Les prières des fidèles aussi, et les chants. Les différentes églises ont des écrans, ce qui permet de projeter les paroles des chants, pour qu'on puisse les chanter, et parfois aussi des traductions, pour que l'on comprenne les chants. À l'ouverture de la célébration, on peut mettre en valeur un groupe ethnique ou culturel, et à l'offertoire un autre groupe culturel. Ce sont des espaces où on peut à la fois être ensemble et voir la différence et la richesse présentes dans la célébration.

Des exemples. À *Madre dei Cristiani*, avant de commencer la messe érythréenne, le président rassemble tous les intervenants (les prêtres, les servants de messe, etc.) pour faire une prière. Ce rite a impressionné les autres communautés et a été adopté pour les messes en anglais et en italien. Dans les célébrations communes, les Érythréens apportent leurs chants, leurs tambours, leurs danses, notamment dans les processions. Les Italiens apprécient beaucoup ça, même si cette exubérance n'est pas du tout dans leur culture liturgique. Ils embarquent, ils participent.

V&C : Qu'est-ce qui caractérise les missions de fondation plus récente ?

A.S. : Les missions plus récentes sont pleines de jeunes familles avec beaucoup d'enfants. Elles sont très attachées à leur langue, à leur culture, à leur manière de prier, et on le voit. Ce sont des communautés très vivantes.

Dans le temps de Noël, mon directeur et moi avons participé à la célébration de la lumière que font les Tamouls à la [Mission Notre-Dame-de-la-Délivrance](#). Il y avait des enfants partout, chaque groupe faisait sa danse, son chant, ça a duré trois heures, tout en tamoul. On n'y comprenait rien, mais quelle énergie ! Les jeunes parlent encore leur langue, ils ont leur culture, leurs danses, leurs groupes folkloriques. À la mission indo-pakistanaise, les gens portent les vêtements de leur pays d'origine, très colorés, très beaux. Ça tranche avec les vagues migratoires d'autrefois, alors qu'à l'époque les gens n'avaient pas la capacité de vivre leur foi comme ça.



Photo : Pixabay.com

Cet attachement des nouveaux arrivants à leurs racines nous fait penser à notre pays, à notre culture, à notre manière d'être encore liés à nos traditions, à nos origines, et

nous donne aussi la force de ne pas les perdre. Quand nous participons aux liturgies dans les diverses communautés culturelles, le père Pierangelo encourage les gens : gardez votre culture, gardez votre langue, ne les perdez pas, parce que vous êtes une richesse. L'attachement des gens à leur culture est beau, il nous fait du bien au cœur, cela nous fait espérer.

Conserver sa culture

Cet attachement des nouveaux arrivants à leurs racines nous fait penser à notre pays, à notre culture, à notre manière d'être encore liés à nos traditions, à nos origines, et nous donne aussi la force de ne pas les perdre.

V&C : Est-ce que toutes les générations ont la même ouverture ?

A.S. : Les premières générations se sentent souvent bousculées par la nouveauté, par la différence. Il faut comprendre ce qui se passe avec la migration. Quand je suis arrivée ici il y a 13 ans, j'écoutais les chants italiens à la messe et je me disais : ces chants-là ne sont même plus chantés en Italie ! Les gens sont arrivés avec leur bagage, leur culture, et il y a eu comme une congélation de cet héritage culturel. Les années passent, leur pays d'origine continue d'évoluer. Des Italiens âgés retournent parfois en Italie après plusieurs décennies et au retour, ils disent : « Mon Dieu, ils ont tout changé ». Ils se sentent parfois plus italiens ici que dans leur pays d'origine. Cette dynamique de migration engendre ces chocs culturels. Et c'est comme ça pour tous les migrants.

Alors, bien sûr qu'au début, la guitare, les tambours, ça en désoriente plusieurs. Ils sont habitués à l'orgue. « Où sommes-nous ? C'est quoi, cette liturgie ? » C'est là que l'accompagnement et la sensibilisation sont importants. Il ne faut pas imposer un changement.

Un chemin de rencontre

V&C : Le clergé, aujourd'hui, est de diverses origines. Quel rôle joue-t-il dans ces paroisses interculturelles ?

A.S. : Les réussites ressemblent souvent à ceci. Le prêtre responsable d'une communauté latino-américaine est italien. À *Madre dei Cristiani*, une paroisse italienne, le curé est érythréen. À la paroisse *Divino Amore*, le prêtre qui donne un service à la communauté latino-américaine est italien. Ce qui devient de plus en plus courant, c'est d'avoir un curé qui parle la langue de la communauté, mais qui n'est pas de la même culture. Ces curés-là sont incités à être attentifs, à l'écoute, pour comprendre la dynamique d'une communauté dont la culture est différente de la leur. Ils apprennent à vraiment dialoguer, à se mettre en contact avec la culture de la communauté, à en reconnaître les éléments essentiels et à les valoriser. À apporter quelque chose d'eux-mêmes aussi, bien sûr.

V&C : C'est un chemin de rencontre.

A.S. : Oui. Au sujet de l'intégration, le pape François met quatre verbes de l'avant : accueillir, protéger, promouvoir et intégrer¹. Et il dit que c'est un chemin bidirectionnel : ça doit être fait dans les deux sens. Et quand il y a cette disponibilité d'être bidirectionnel, alors il en naît quelque chose de nouveau, parce que chacun amène quelque chose de soi, et ça fonctionne.

Bien sûr, quand il y a une fermeture, du côté du prêtre ou de la communauté, ça devient plus difficile. Les dialogues, l'échange, la compréhension, et marcher ensemble, c'est exigeant, mais l'ouverture des uns et des autres les amène à faire des pas. Je dis constamment qu'on ne doit pas faire de grands pas, mais bien de petits pas que tout le monde accepte.

V&C : Est-ce qu'il y a des moments où ça bloque, où ça coince, où des communautés, des groupes, se referment vraiment sur eux-mêmes ?

A.S. : De manière un peu générale, on risque de s'enfermer quand on se sent en minorité, quand on a peur de perdre qui on est, notre identité, notre culture, et ça, c'est tout à fait normal. Quand je fais mes formations sur l'interculturel, je dis qu'on a le droit d'avoir peur de l'autre, parce que l'autre, ce n'est pas nous, on ne le connaît pas, on ne le maîtrise pas, on n'a pas confiance. À l'inverse : nous aussi, qui accueillons, sommes l'autre pour les nouveaux arrivants. C'est la peur de l'autre qui risque de nous bloquer.

On ne peut pas s'arrêter à cette peur. Comme le dit le pape François, on doit trouver la manière d'aller « vers un nous toujours plus grand² ». L'accueil est un processus qui conduit à l'intégration dans un « nous toujours plus grand » dont tous et toutes doivent se sentir responsables et coresponsables. En ce sens, l'étape de l'accueil doit aboutir, se terminer un moment donné.

V&C : Maintenant, on est ensemble.

A.S. : On est ensemble et toi, tu as le même droit que moi, la même responsabilité, nous sommes coresponsables. Lors de mes formations en paroisse, les gens me disent souvent : « Nous avons beaucoup de nouveaux arrivants ». Je dis : « C'est super », et je demande : « Et qu'est-ce qu'ils font ? » On me répond : « Ils arrivent, ils s'assoient. » Je dis alors : « OK, et après ? S'ils sont là, s'ils restent assis, c'est bien, nous avons ouvert notre porte. Mais il y a encore quelque chose à faire. Ces personnes doivent devenir responsables avec nous de la mission, se joindre aux groupes de liturgie, de catéchèse, de pastorale. C'est facile de rester entre soi dans un groupe qui se connaît bien ; quand l'autre arrive, il dérange cet être-ensemble qui nous donne de la sécurité. Mais il faut avancer. »

La pastorale interculturelle comporte ainsi plusieurs étapes et dimensions qui sont bien développées dans les sept chapitres du document romain *Orientations sur la pastorale migratoire interculturelle*³.

Une pastorale interculturelle

V&C : Comment peut-on introduire l'interculturel dans la liturgie ?

A.S. : Le prêtre d'une paroisse francophone se retrouve avec des Africains, des Syriens, des Latinos dans sa paroisse. Il me dit : « Une fois que j'ai ouvert la porte, maintenant, je ne peux plus la fermer ! Qu'est-ce qu'on fait ? » Le défi est de continuer. Il faut adopter une approche interculturelle de notre manière d'être Église et de vivre nos liturgies.

Nous ne vivons plus dans des communautés monoculturelles. Quand, dans une paroisse francophone ou anglophone, la majorité des gens viennent des Philippines,

d'Afrique ou d'Haïti, la paroisse devient interculturelle. Quand, dans une communauté italienne, des Africains, des Philippines et des Croates viennent à la messe en anglais, il faut en prendre acte et s'en occuper.

Ça peut se faire aussi à l'intérieur d'un même univers de langue. Dans une paroisse latino-américaine, la langue commune peut bien être l'espagnol mais les participants proviennent de plusieurs pays différents. Mexique, Colombie, Venezuela, Pérou, Honduras : la langue est la même, mais les manières de vivre la foi et de l'exprimer sont différentes.

Je pense aussi à la Mission [Notre-Dame-des-Philippines](#) : les Philippines ont plusieurs îles, et chaque île a sa manière de vivre, sa foi, sa culture, ses expressions. De même pour l'Italie : un saint du nord, ce n'est pas un saint du sud !

Il faut alors adopter et développer une approche pastorale interculturelle dans la catéchèse, dans l'accueil, dans la liturgie, dans la vie ensemble.

V&C : C'est un processus qui prend du temps et qui évolue.

A.S. : Oui. Je dis aux communautés que j'accompagne : vos communautés se transforment continuellement. Ce que vous faites aujourd'hui, il faudra le renouveler régulièrement. Adopter une modalité interculturelle, c'est nous engager dans une voie où il faut souvent revoir nos façons de faire. Parce que la culture est quelque chose de vivant. 📖

[Cliquez ici pour commenter cet article](#)



Notes

¹ Pape François, « [Message pour la Journée mondiale du migrant et du réfugié 2018. "Accueillir, protéger, promouvoir et intégrer les migrants et les réfugiés"](#) », 14 janvier 2018.

² Pape François, « [Message pour la 107e Journée mondiale du migrant et du réfugié 2021. "Vers un nous toujours plus grand"](#) », 26 septembre 2021.

³ Dicastère pour le service du développement humain intégral (Section des migrants et des réfugiés), [Orientations sur la pastorale migratoire interculturelle](#), Cité du Vatican, 2022.



© Alessandra Santopadre

Retour
à la table
des
matières